

Le texte de Joan Ott est libre de droits.

**Les musiques d'Olivier Fuchs - compositeur SACD -
au fil du temps se sont malheureusement perdues...**

Les Occasions manquées

Comédie aigre-douce accompagnée de chansons

Texte : Joan OTT

Synopsis

Douze personnages se succèdent sur la scène. Ils nous racontent des choses. Le plus souvent, ce ne sont que de petites choses, ces toutes petites choses de la vie, celles qui, quand on les entend dans la bouche d'un autre, nous font dire : « Ah ! oui, moi aussi ... » et nous font ajouter parfois dans un soupir ou un sourire : « Quelle occasion manquée ... »

Décor et accessoires

Aucun décor, pendrillons noirs, si possible

Accessoires :

Un petit banc noir où pourront prendre place deux personnes, un cerf-volant de couleurs vives, cinq cartons pouvant s'imbriquer les uns dans les autres, un grand livre évidé rempli de sable fin.

Costumes

Au choix du metteur en scène.

Public

Tout public.

Remarques

On trouvera une chanson en Allemand et une chanson en Italien, ainsi que quelques bribes de texte dans ces deux langues. Une version entièrement en Français est disponible sur demande, mais cela ferait perdre au spectacle une partie de son sens et de sa saveur.

Un(e) même comédien(ne) peut bien évidemment assurer plusieurs rôles.

1. Le précipice

Elisa, voix de René, puis René

Un banc noir, avec dossier, centre scène, un peu à jardin. Fond cour, cinq cartons empilés les uns dans les autres.

Un fil noir est tendu de cour à jardin, fond de scène, qui permettra à René d'y attacher son cerf-volant, qui ainsi, se déplacera, à l'aide d'une poulie installée en coulisse.

Elisa a un très léger accent, peut-être allemand. Quand la lumière se fait, on ne voit que son bras tendu, avant jardin. Puis, sur le texte, elle entre. Elle se déplace jusqu'au banc, qui figurera la maison, comme si elle marchait sur une passerelle jetée au-dessus d'un précipice. Pendant la scène, elle sera debout sur le banc, retraversera la passerelle, dans différentes directions, remontera sur le banc ...

Elisa

La maison est là, construite sur un piton rocheux. Pour y accéder, une passerelle. Pas même une passerelle, une simple planche. Et en dessous, un précipice de quatre cents mètres. La planche ne semble pas solide, elle est beaucoup trop étroite. Je sais que je dois absolument entrer dans la maison et j'ai peur. Maintenant, j'ai posé le pied sur la planche. Tout vacille : Moi, la planche, la falaise, la maison, il n'y a que le précipice qui ne bouge pas. De toute éternité, il est là et il m'attend. Ma peur, ma terreur de tomber dans le vide. Mais je ne tombe pas. La porte de la maison est là. Je pousse la porte et j'entre dans la pièce. Je sais que c'est la seule pièce de la maison. Elle est vide. Entièrement vide. Et tout autour, le précipice et le vide. La maison a l'exacte dimension du piton rocheux. Autour, il n'y a rien. Rien que le vide. Dans la maison, je suis en sécurité. Je ne risque plus rien : Il n'y a rien. Ni sur les murs, ni dans la pièce, pas de meubles, seulement les murs en bois brun. Mais je sais que je dois retourner sur la planche et enjamber à nouveau le vide. JJ ne veux pas, j'ai peur, mais je dois le faire, je ne peux pas rester ici : C'est interdit. *Entre René, qui, dans les cartons, trouve un cerf-volant qu'il commence à monter*

Elisa

J'ai réussi. Me voilà de l'autre côté. Saine et sauve. Je ne suis pas tombée. Mais il faut retourner dans la maison. Je n'ai rien oublié pourtant, j'en suis sûre, mais je dois y retourner. Ça ne finira donc jamais. Alors, pour oublier le précipice qui me terrifie et qui m'attire, je compte : Mutti, Oma, Tante Olga et moi : Cela fait trois.

René *(toutes ses répliques, jusqu'à la fin de la scène, sont adressées au cerf-volant, et non pas à Elisa)*

Non, c'est faux, cela ne peut pas faire trois.

Elisa

Il faut retraverser pour recompter. Je recompte en enjambant le vide. J'ai peur et je compte : Mutti, Oma, Tante Olga et moi : Cela fait toujours trois.

René

Vous êtes sûre. Vous êtes sûre que cela fait trois.

Elisa

Et il me dit de recompter, que cela ne peut pas faire trois. Je dis : Si, je vais recompter pour vous, vous verrez bien que cela fait trois.

Chanson : René, Elisa (parlé, ou chanté – éventuellement sur fond musical)

(Pendant la chanson, le cerf-volant se déplace sur le fil, par saccades)

René : La profondeur du précipice

Elisa : Ich weiss es nicht ich weiss es nicht

R : Mais si vous l'avez dit

E : Ich weiss es nicht ich weiss es nicht

R : La profondeur du précipice

E : Quatre cents mètres êtes-vous content

R : Si vous le disiez autrement

E : Autrement wie denn autrement

Das kann man doch nicht autrement

Nein das geht nicht autrement

R : Vous pouvez toujours essayer

E : Quatre sans maître c'est insensé

R : Et vous l'écririez comment

E : S-A-N-S Quatre sans

R : Vous voyez bien quand vous voulez

Et les noms de ces quatre-là

E : Mutti Oma Tante Olga et Moi

R : Vous voyez bien Vous voyez bien

Vous voyez bien quand vous voulez

Alors cela nous fait combien

Allons allons recomptez-les

E : Cela fait quatre sans quatre sans

René, parlé

Quatre sans quoi Elisa.

Elisa, parlé

Sans Maître. Elles étaient quatre sans Maître. Et pourtant, pourtant, croyez-moi, elles étaient trois.

René

Elles, oui. Mais avec vous.

Elisa

Mit mir.

René

Vous y réfléchirez, Elisa. C'est tout pour cette fois.

Elisa

Ca, c'est bien un truc de psy : Vous touchez du doigt quelque chose, et eux, tout ce qu'ils trouvent à vous dire, c'est cette petite phrase idiote, immer die selbe : Vous y réfléchirez, Elisa. C'est tout pour cette fois

Elisa sort à jardin.

René

En tout cas, elle rêve en Français maintenant.

2. L'alternateur

René, Voix amplifiées en coulisse des compagnes de René

René (*il a détaché le cerf-volant et le tient à la main. Il va s'asseoir sur le banc ? Pendant la scène, il se déplacera vers les voix des femmes qu'il entend en coulisse*).

C'est sûrement l'alternateur. C'est toujours l'alternateur. Il ne passe jamais personne dans ce chemin creux et en plus il pleut. Attendre que ça s'arrête. Il n'y a rien d'autre à faire de toute façon, elles s'en vont toutes, toutes elles me lâchent, comme cette saleté d'alternateur. Ma femme. Elle disait qu'elle m'aimait. Pourtant elle est partie. Même pas pour un autre, ça encore, je l'aurais compris, j'aurais eu mal, mais j'aurais compris. Mais non. Elle est seulement partie. Un jour elle m'a dit :

*Voix amplifiée de **la Femme de René** depuis la coulisse*

C'est fini René je m'en vais.

René

Après, il y a eu Sylvie. J'étais amoureux. J'aurais voulu vivre avec elle, mais elle a préféré une solution alternative, intermédiaire, comme elle disait. Alors, j'ai pris un appartement. Pas loin, dans la même rue. Quand j'ai eu acheté l'appartement, elle n'a plus voulu. Elle non plus n'est pas partie avec un autre, elle a seulement dit :

*Voix de **Sylvie**, en coulisse*

C'est fini René je m'en vais.

René

Elle m'avait aimé, et puis elle ne m'avait plus aimé. Du tout. Comme c'est simple, n'est-ce pas, il n'y a rien à expliquer. Ensuite, j'ai rencontré Madeleine. Je suis allé vivre chez elle avec son fils, mais c'était trop petit pour nous trois, alors on a déménagé. On a fait des dettes. Tant mieux, je me disais, au moins elle va rester. Mais ça n'a même pas duré un an. Il y a un mois, elle m'a dit :

*Voix de **Madeleine**, amplifiée, en coulisse*

C'est fini René je m'en vais.

René

Et elle est partie vivre avec le voisin du dessus. Un ophtalmo. Ca la changera. Il va falloir revendre, je ne peux pas rester là, juste en-dessous d'eux. En attendant, je pourrais reprendre ma chambre chez mes parents, ils n'y ont jamais touché. Mais pourquoi elles me lâchent toutes à chaque fois, mes parents ne se sont jamais quittés, eux. Il ne me sert pas à grand chose, mon métier. Pour les autres je vois très bien, mais pour moi. Pour le bonheur, on est plus ou moins doué.

Bruit de portière qui claque.

Ah quand même c'est sûrement un pay...san

Il aperçoit Mathilde

Oh là là ce qu'elle peut être belle.

Il sort à jardin comme pour aller à la rencontre de Mathilde, pendant qu'elle entre à cour.

3. Noces de carton

Mathilde, voix d'Alex, puis Alex

Mathilde *entre à cour, à tout petits pas pressés. Tous ses déplacements seront extrêmement précis.*

Mais je ne suis pas d'ici !

Chez moi non plus, d'ailleurs, je n'étais pas de la région. D'où étais-je, je n'en sais trop rien. Je sais seulement que mon grand-père était venu de l'Est, avec pour tout bagage, une machine à coudre et quelques cartons.

Moi aussi, quand je suis arrivée, je n'avais que deux ou trois cartons. Je ne les ai pas ouverts. Je me suis contentée de les poser dans un coin, dans ma chambre. A quoi bon les ouvrir, puisque je n'allais pas rester de toute façon.

J'avais rencontré un garçon. Mais il aurait fallu que je me plie, que je devienne une bonne épouse, une bonne mère, que je reste à la maison, je l'ai quitté. Ou bien était-ce lui, je ne sais plus. Chez lui non plus, je n'avais pas ouvert mes cartons, à quoi bon, puisqu'au fond, je savais que de toute manière, tôt ou tard, je quitterais la région. Je suis restée pourtant. J'ai déménagé souvent. Quand je ne pouvais plus rester dans un endroit, j'allais quelques rues plus loin, chaque fois un autre appartement. Mais toujours les mêmes cartons, que je posais dans la pièce du fond, celle que mes amis appelaient : La pièce aux cartons.

Avant chacun de mes déménagements je prenais des résolutions : Dès que j'aurais emménagé, j'ouvrirais mes cartons. Mais je ne les ouvrais jamais. A quoi bon : Ce n'était jamais le bon appartement, j'allais repartir bientôt, ou bien j'allais rencontrer un compagnon. J'en ai connu plusieurs. Mais jamais je n'ai rencontré le bon. Ils voulaient tous des enfants. Sauf Alex, qui m'emmenait parfois au restaurant. A sa façon, il aimait les femmes, Alex, et moi aussi, il m'aimait, il me le disait :

Voix amplifiée d'Alex en coulisse

Je t'aime beaucoup, Mathilde. Tu sais que je serai toujours là quand tu auras besoin de moi.

Alex entre, et reste fond de scène.

Chanson (parlée, ou chantée – éventuellement sur fond musical)

Sur l'intro musicale, elle prend les cartons et va les poser en diagonale depuis le banc jusqu'à fond jardin. Sur toute la chanson, la chorégraphie reste très précise.

Mathilde

Une fois je partais parce que je manquais de lumière
Une autre fois c'était à cause du bruit de la rue
Une autre fois encore parce que les voisins se battaient
Et que je ne pouvais plus dormir
Chaque fois que je changeais d'appartement
Il y avait un peu plus de cartons

Parlé

Parce que comme tout le monde j'achetais des choses j'ai déménagé souvent
jamais très loin je n'aime pas du tout où je suis en ce moment il fait beaucoup trop
froid

Suite de la chanson

Alex, qui entre fond cour (parlé, ou chanté – éventuellement sur fond musical)

Au fond tu n'aimes pas du tout
Ton trois pièces sous les toits

Mathilde

Mais bientôt j'aurai quelques sous
Enfin un vrai chez moi

Alex

Un bel appartement

Mathilde

A peine un peu plus grand
Un bureau un salon

Alex

Et du soleil sur le balcon

Mathilde

Juste en face un jardin tout vert

Alex

Les lilas en fleur au printemps

Ensemble

De la lumière de la lumière

Des petits moineaux pépant

Mathilde (parlé, pendant qu'elle empile à nouveau les cartons)

Bientôt, je serai à la retraite. Longtemps, cela m'a fait peur, cette idée de ne plus travailler, cette idée de rester à la maison, mais maintenant, j'ai presque hâte. J'ai trouvé la maison. J'attendrai qu'un appartement se libère, et alors, j'irai vivre là-bas.

Alex (*assis sur le banc*)

Ce sera enfin chez toi, chez toi pour de bon.

Mathilde (*Elle lui pose les cartons sur les bras*)

Je repeindrai tout en blanc. Et j'ouvrirai tous mes cartons.

Mathilde sort. Alex s'aperçoit qu'elle n'est plus là et appelle

Mathilde !

4. Sur le toit

Alex, voix de la Mère, amplifiée en coulisse

Alex

Il était monté sur le toit pour réparer la cheminée. Moi, je le tenais par la ceinture. Il m'avait dit : Tiens-moi bien Alex. Surtout ne me lâche pas.

Alors je l'ai tenu très fort. Un moment, j'ai fermé les yeux et j'ai pensé : Je le lâche. Maintenant je vais le lâcher. Tellement je le haïssais. Mais j'ai seulement serré un peu plus fort. Je ne l'ai pas lâché. Peut-être que j'aurais dû, ça nous aurait économisé trois années.

Elle me ferait presque plaisir, cette image de lui, tout bleu et raide dans le pré tout blanc de neige. Dès qu'il n'a plus été là, tout est devenu beaucoup plus tranquille. Je suis devenu chef de famille. Du coup, j'ai échappé à l'armée. Après mes études, j'ai eu de la chance. Presque tout de suite, j'ai trouvé du travail tout près de chez nous. Je suis revenu habiter avec elle et je suis resté. J'avais bien acheté un appartement et je l'avais retapé. Un moment, j'ai même voulu aller y vivre. Mais je ne pouvais pas la laisser seule. De toute façon, ça m'arrangeait : Fonder une famille, comme on dit, ce n'était pas pour moi. Et puis c'était une économie. Bien sûr, j'avais des copines, chez qui j'allais dîner, parfois même, elles devenaient des amies, comme Amélie. Amélie, Combien de nuits je l'ai écoutée me parler de son fils. Et puis surtout, Mathilde. Elle, je l'invitais au restaurant, parce que chez elle, il y avait vraiment trop de cartons. Mais je rentrais toujours le soir. Et quand je ne rentrais pas, je laissais un numéro où ma mère pouvait m'appeler, mais ...

Chanson (parlée, ou chantée – éventuellement sur fond musical)

La Mère (*en coulisse*)

Ah ! ce numéro de téléphone
Sur ce bout de papier jaunissant
Posé à côté du téléphone
Le même le même pendant vingt ans

Alex

Pendant vingt ans j'ai attendu
Que sonne enfin le téléphone
J'ai attendu j'ai attendu
Devant ce téléphone aphone
J'aurais voulu j'aurais voulu
Savoir enfin si elle savait
Que savait-elle est-ce que je sais
Non ça je ne l'ai jamais su

La Mère

Oh combien t'ont pesé mes pudeurs mon silence
De Mèr' muett' drapée dans son indifférence
Pourtant je les savais par cœur tout's tes errances
Mais aujourd'hui vraiment vraiment quelle importance

Ensemble

Alex

Murée en son silence
Elle avait ses raisons
Du fond de son silence
Ma Mère avait raison

La Mère

Murée dans mon silence
Moi j'avais mes raisons
Et mon profond silence
N'était que compassion

Alex pose un appui-tête blanc qu'il pose sur le dossier de la banquette.

Alex *(parlé)*

C'est vrai qu'aujourd'hui ça n'a plus aucune importance. Elle n'est plus là.

La seule chose qui compte, c'est que sur le toit, je n'ai pas lâché mon père, ce jour-là.

Il sort à jardin.

5. Mon Bébé

Amélie

et voix amplifiées en coulisse du professeur, de Dieu le Père, d'Anatole

Amélie entre à cour et va s'asseoir sur la banquette, comme dans un train.

Sa voix est éventuellement enregistrée. Elle semble regarder défiler le paysage.

Je ne peux tout de même pas l'empêcher de voir sa mère, cet enfant. Le pauvre, pour une fois que je suis de passage, c'est bien normal qu'il veuille me voir, même si c'est entre deux trains. Moi je ne voulais pas : Une heure de trajet à l'aller, une heure au retour, et sous la pluie battante, c'était stupide. Mais il a insisté. Il faut le comprendre pauvre chéri, si loin de la maison. Il n'a pas le moral en ce moment. Forcément, il a de si mauvaises notes. Pourtant, c'est cher. Oui, c'est cher, cette école. Mais que ne ferait-on pas pour ses petits. C'est ce que je lui dis toujours :

Voix parlée

Ton héritage, c'est cette école, Anatole. S'il ne reste rien, tant pis. C'est maintenant que tu as besoin de tout cet argent. Tout de même, ce sont des monstres. Ils le font travailler plus de seize heures par jour. Ils m'ont même dit :

*Voix du **prof**, amplifiée, en coulisse*

C'est vrai qu'Anatole est lent, Madame, mais il ne devrait tout de même pas passer autant de temps à son travail, il ferait mieux de sortir de temps à autre, sortir, et voir des gens.

Amélie

Et pourquoi pas une petite amie tant qu'ils y sont. Il ne manquerait plus qu'ils me le dévergondent. Si jamais j'entendais parler de quoi que ce soit.

Mais mon bébé n'est pas comme ça, même le week-end, parfois, il ne rentre pas, pour lui, le dimanche, le samedi, ça n'existe pas, pourtant, ça lui ferait du bien, à ce petit, de voir sa mère, une fois par semaine, plus de bien sûrement que rester le nez plongé dans ses bouquins, mais il ne veut pas nous décevoir.

Je lui ai dit, pourtant, que ce n'était pas grave, son échec, en juin. Tout le monde a le droit d'échouer. Une fois.

Mais sûrement, il doit être là à m'attendre, sur le quai, sous son grand parapluie.

Elle se lève comme pour descendre du train.

Sur la chanson, Anatole fait un premier passage de jardin à cour, avec des sachets en plastique qu'il dépose avant cour, puis un deuxième passage, toujours avec des sachets. puis s'assied par terre, et dispose les sachets autour de lui, comme une barrière.

Chanson : Amélie (parlée, ou chantée – éventuellement sur fond musical)

Mon Anatole mon bel écolier

Voici ta maman mon doux chéri

Palpitante en attente du baiser

Que tu vas poser sur mon front ravi

Me voici sur ce quai transie sous la pluie

Comme une fiancée qui va dire oui

Votre nom je bénis Seigneur

Loué soyez vous pour tant de bonheur

Pour tant de bonté tant de faveurs

Grâces vous soient rendues Seigneur

Mais je ne le vois pas il n'est pas là

Qu'est-ce qui aura bien pu se passer

Et dans cinq minutes le train s'en va

Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé

Un accident ou pire un attentat

Mon cher amour tout écrabouillé

Protégez mon enfant Seigneur

Gardez-le loin de toute horreur

S'il lui arrivait un malheur

C'est certain j'en mourrais sur l'heure

Mon chérubin mon doux ange adoré

Mon petit à moi mon âme ma vie

Mon boudeur adorable mon bébé

Qu'il périsse sur l'heure l'infâme qui

La chair de ma chair aurait fait saigner

Déchirant un cœur de mère : Agonie !

Protégez-le mon bon Seigneur

Eloignez de lui tout malheur

Tenez-le loin de toute horreur

Gardez-le moi ô mon Seigneur

*Voix amplifiée depuis la coulisse comme si **Dieu le Père** en personne s'adressait à Amélie*

Trouve une autre école Amélie. Plus près de chez toi, et moins chère. Tant pis pour le prestige. Il boudera peut-être un peu, mais plus tard, il te remerciera.

Amélie

Merci mon Dieu, merci. Mon Bébé, mon Anatole à moi qui va revenir à la maison. Tout sera de nouveau comme avant, comme quand il me disait :

Anatole

Quand je serai grand, on se mariera, toi et moi, et on aura des enfants.

Amélie

Et quand je lui disais : Et Papa, qu'est-ce que tu feras de Papa, il répondait le plus sérieusement du monde :

Anatole

Papa, ce sera mon grand frère. Et ce sera aussi ton enfant.

Amélie

Mon Dieu, qu'il était charmant, mais dès qu'il sera de retour, tout redeviendra comme avant. Et s'il y tient vraiment, je lui trouverai une femme. Ils vivront avec moi j'élèverai leurs enfants. Je me demande s'il mesure seulement sa chance, cet enfant. La chance qu'il a de m'avoir pour maman, moi qui depuis plus de vingt ans me sacrifie, pour qu'il devienne un homme, fort, intelligent, cultivé, indépendant. Moi qui, depuis toujours, sais prendre les décisions qu'il faut. Au bon moment.

Amélie sort avant jardin.

6. Rien qu'un peu de vin

Anatole, Voix d'Amélie en coulisse, Justine

Anatole

Au début, je montais encore dans les autos. Au tout début, j'avais même encore une auto à moi, que je conduisais parfois. J'avais une chambre aussi. Il n'y avait pas de meubles. Seulement un lit et des sachets en plastique. Du temps où je vivais chez ma mère, avec ma femme, j'avais des objets à moi, et même une petite fille. (*Justine entre, avec sa bouteille et son verre, s'assoit sur la banquette*) Mais quand ma femme est morte, j'ai laissé Justine à ma mère et je suis parti. Je n'ai pas emporté grand-chose. L'idéal, à mon avis, aurait été de ne posséder plus rien du tout. Mais ça n'était pas possible. On possède toujours quelque chose. Même moi. Et puis mon auto s'est cassée. Ça en moins. A cette époque-là, je travaillais encore. Comme j'étais plutôt bien de ma personne et toujours très soigné, j'avais mes clients. J'allais vendre mon journal devant les salles de spectacle, et toujours, les gens achetaient. Je parlais avec eux, et ils me serraient la main. Souvent, ils me donnaient des vêtements. C'étaient toujours de très beaux vêtements, presque neufs. J'étais toujours très bien mis, comme disait ma mère quand j'étais gamin :

Voix amplifiée d'Amélie depuis la coulisse : Toujours tiré à quatre épingles, mon Anatole. Et ses pantalons : toujours parfait, le pli.

Anatole

Je gagnais bien ma vie. Trois ou quatre heures de travail par jour, j'avais largement de quoi payer mon loyer, à manger, et de quoi voyager aussi. Travailler en plein air me plaisait. Avant, au bureau, j'étouffais, c'est pour ça que j'avais arrêté. J'aimais aussi ce travail parce que j'allais dans les quartiers où les jeunes avaient tendance à faire des bêtises, par désœuvrement. Je leur parlais, et ils faisaient moins de bêtises. Les îlotiers me connaissaient bien, ils me disaient : C'est bien, ce que vous faites, Anatole, un vrai travail social, ils font beaucoup moins de bêtises depuis que vous êtes là.

Mais la routine, c'est ça que je ne supportais pas. Et puis, je ne pouvais plus vendre mon journal en conservant cette chambre où je dormais, ce n'était pas juste, je trichais. Alors j'ai quitté ma chambre. Je n'avais plus rien, et c'était bien. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à refuser de monter dans les autos. J'avais trouvé dans une décharge un vieux vélo. Je faisais de longs voyages. Je m'arrêtais dans des fermes, je donnais un coup de main et on me donnait à manger et une grange pour dormir. De l'argent, jamais. Je n'aurais pas accepté. Quand le vélo a cessé de rouler, je ne l'ai pas remplacé. A pied, c'est encore mieux. Au moins, on a le temps

de regarder, et on va tout aussi loin. Il m'arrivait de disparaître pendant des mois, mais quand je revenais, les gens qui me connaissaient m'invitaient. Parfois, j'acceptais. Mais je partais toujours avant la nuit. j'ai cessé d'aller manger chez les gens, parce qu'il faut se servir de couverts. De toute manière, j'ai toujours été végétarien. Un peu de fromage, parfois, mais pas souvent. Le lait et le pain, c'est bien assez nourrissant.

Justine

Et maintenant parions qu'il va chanter

Chanson (parlée, ou chantée – éventuellement sur fond musical)

Anatole

Pour finir j'ai renoncé

A serrer la main des gens

Je garde mes mains enfoncées

Au fond de mes poches et puis tant pis

S'ils restent tout bêtes les gens

Leur main tendue et ignorée

Peau flasque tachée pleine de plis

Justine, parlé

Parce que tes mains à toi sont plus jolies

Anatole, chanté

A quoi sert de se raser

La barbe c'est élégant

Je ne porte plus de chaussettes

Il faut les laver trop souvent

Mais mes chaussures sont toujours nettes

Ni défraîchies ni abîmées

Et très propres mes vêtements

Justine, parlé

Il n'y vraiment pas de quoi être fier

Anatole, chanté

Qui pourrait imaginer

Que je vis de presque rien

Qu'à moi je n'ai vraiment plus rien

Plus rien du tout je suis léger

Je ne me nourris que de lait

Et parfois d'un quignon de pain

Un peu de lait un bout de pain

Jamais de vin jamais de vin

Parlé

Si. Parfois, je demande un peu de vin. C'est pour mes pauvres, pas pour moi. Quand on me donne un peu de vin, je l'offre à plus pauvre que moi.

Justine

Un peu de vin, pour ceux qui n'ont vraiment plus rien.

Il se couche et fait mine de s'endormir.

7. Rouge sang

Justine, voix de sa prof Annabelle, puis Annabelle

Justine

Au début, quand Annabelle nous en avait parlé - Annabelle, c'était ma prof, elle ne savait pas que je savais qu'elle s'appelait Annabelle, mais moi je le savais, je ne sais pas comment ça se fait, mais je sais toujours ces choses-là - alors bon, la première fois qu'elle nous en avait parlé, j'avais cru que ça pourrait me plaire, et même je pensais que peut-être ça me ferait du bien. C'est quand elle a voulu nous faire porter des chaussures à talons. Les autres, elles y arrivaient, mais moi, je n'ai jamais eu beaucoup d'élégance et en plus, à chaque pas je vacille, je ne sais pas pourquoi mais l'équilibre, ce n'est pas mon fort. Et puis de toute façon, des chaussures à talon, et noires, moi, je n'en avais pas. Je l'ai dit à Annabelle, elle a répondu :

Voix amplifiée d'Annabelle dans la coulisse

Voyons Justine, il n'y a personne, vraiment personne qui pourrait te dépanner, dans ta famille...

Justine

Il n'y avait personne. En tout cas dans la famille. Je suis la seule à chausser du quarante. Il y avait bien les affaires de ma mère, mais jamais je n'oserais. Je l'ai dit à la prof. Elle m'a répondu que peut-être il fallait que je commence à réfléchir autrement, que ce ne serait pas un manque de respect mais plutôt une marque de tendresse, et que sûrement ma mère serait contente - si tant est qu'on puisse encore être content là où elle est. J'ai pensé à ce qu'elle m'a dit ce jour-là. Elle n'avait peut-être pas tout à fait tort et ce n'est sûrement pas mon père qui aurait trouvé à y redire : Jamais là, bien trop occupé avec ses pauvres.

Anatole sort fond jardin en emportant tous ses sachets, et en emportant aussi l'appui-tête.

Mais les chaussures de Maman...

Après les chaussures, c'était à prévoir, elle a imposé la jupe. Moi, des jupes, je n'en mettais jamais, alors de semaine en semaine, je faisais traîner : Une fois elle était au nettoyage, une autre fois, je l'avais oubliée, bref, je différerais. Je me suis dit que pour me donner du courage, il me faudrait peut-être un petit plaisir. Je lui ai demandé, parce qu'elle habitait en ville et que pour elle, c'était facile d'aller dans les magasins. Elle a dit qu'elle chercherait. Mais au bout de deux ou trois semaines, elle n'avait toujours rien. Elle a dit que c'était introuvable, ou bien que ça coûtait très

cher. Elle m'a dit le prix. Ca m'a fait de la peine parce que je me l'étais imaginé, je le voyais, rouge vif, rouge sang, tout léger, tout en dentelles, et la surprise des copines. Les bas. Ce que j'avais pu en rêver. Toute petite déjà, j'attendais l'heure d'être assez grande pour en porter. C'est le jour où ce garçon à la piscine m'a dit :

Voix du garçon (amplifiée depuis la coulisse)

C'est un tracteur qui t'a fait ça ?

Justine

C'est ce jour-là que j'ai compris.

Je commençais à me sentir vraiment coincée. Le soir, je regardais mes jambes et je me disais que même avec le porte-jarretelles rouge, ça n'aurait pas marché.

La veille, Annabelle nous a emmenées dans la salle. Elles avaient toutes leurs mini-jupes et leurs chaussures à talons, sauf moi. Elle n'a rien dit. Et moi non plus. Parce qu'une fois, je lui avais montré mes jambes, elle avait regardé, et elle avait dit :

Voix amplifiée d'Annabelle depuis la coulisse :

Quelles cicatrices. Moi je ne les vois pas.

Justine

Menteuse !

Chanson : Justine et Annabelle (parlée, ou chantée – éventuellement sur fond musical, Annabelle reste en coulisse)

Justine

Bien sûr elle mentait

Comm' les autr's ell' mentait

Annabelle

Bien sûr je mentais

Comme les autres je mentais

Bien sûr je les voyais

Infâmes cicatrices

Ignobles bourrelets

Justine

Mes cicatrices vieilles plaies

Rouges et blanches et toutes boursouflées

Depuis ma cuisse jusqu'à mon pied

Evidemment qu'elle les voyait

Annabelle

Et sa cheville tout abîmée

Toute lacérée déchiquetée

Pauvre Justine je les voyais

Justine

Mais elle préférait mentir

Parc'que c'était vraiment trop laid

Ces pieux mensong's y'a rien de pire

Ensemble

Ses (mes) cicatrices vieilles plaies

Je les voyais je les voyais (elle les voyait elle les voyait)

Mais j'aimais encore mieux mentir (Mais elle préférait mentir)

Oui comm' les autres je mentais (elle mentait)

Justine (*parlé*)

J'ai quitté la salle en même temps que les autres. Elles avaient le trac pour le lendemain, mais en même temps, on voyait bien qu'elles se réjouissaient. J'avais le trac aussi, mais moi, c'était parce qu'il fallait que je trouve quelque chose, et vite, un truc infallible, dont personne ne pourrait douter. En bas, mon copain m'attendait. Il a bien vu que ça n'allait pas, mais il ne m'a rien demandé. Quand je faisais cette tête-là, il savait que j'étais fermée comme une huître, rien à en tirer. Il m'a tendu le casque et je suis montée derrière lui sur le scooter. Il a démarré. L'air me faisait du bien. Forcément, la solution, j'allais la trouver.

Le feu était vert, mon copain a accéléré. Le camion, je ne l'ai pas vu arriver.

Elle sort avant jardin.

8. Verlaine et Rimbaud

Henri, mari d'Hélène, Hélène

Hélène entre fond cour, robe légère, tablier de jardinier. Elle porte au bras un panier de roses. Elle marche en mesure en marmonnant la chanson de la mauvaise mère.

Henri la suit comme un petit chien. Il lui parle, elle n'écoute pas. Il prend une rose dans le panier d'Hélène, la met à sa boutonnière. Elle finit pas s'asseoir sur le banc.

Voix amplifiée d'Annabelle en coulisse

Comment peux-tu dire des choses pareilles, Henri. Je ne te reconnais pas.

Henri

C'est ce que m'a dit Annabelle, en partant, ce soir-là. Après, j'ai essayé de l'appeler, mais elle n'était jamais là. Je lui ai écrit, elle n'a pas répondu. C'est peut-être mieux comme ça.

On s'était croisé par hasard, dans une librairie, et tu l'avais invitée à dîner. Elle est venue, et tout de suite j'ai su que la soirée était fichue. Il faut dire que dès l'apéritif, tu avais abordé le sujet de la ville, tu étais toute remontée, et moi aussi j'étais contrarié : Notre fille venait de se faire agresser et on lui avait volé son portable ? Je dis « On », mais naturellement, c'était un étranger. Notre ville a bien changé. On ne la reconnaît plus. Je ne me suis pas gêné pour le dire et toi non plus, parce que maintenant, c'est bien simple, toi et moi, on ne se tait plus, toi et moi, maintenant, on dit : Ca suffit.

C'est ça sûrement qui lui a déplu. Elle est restée de gauche, Annabelle, de cette gauche idéaliste et molle que je ne supporte plus, tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil, tu parles, en vérité ce qui se passe maintenant en ville, c'est une sacrée chienlit.

Chanson : Henri (parlée, ou chantée – éventuellement sur fond musical)

Marcher il n'y a que ça de vrai
Et si possible tout seul marcher

Respirer suer et transpirer
Marcher tout seul pour se nettoyer
La tête de toutes les idées
De la vill' de toutes les pensées
Qui puent la ville et la fumée
Les pots d'échappement oui marcher

Il n'y a que ça de vrai marcher
Il n'y a que ça pour oublier

Marcher seul surtout ne plus penser
Marcher oublier le temps passé
Escalader les plus hauts sommets
Marcher oublier le temps qui passe
Et Annabelle et toutes les traces
Du passé qui lentement s'effacent

Pour rester en forme jeune et beau
Marcher seul grimper toujours plus haut

Parlé

C'est vrai qu'elle n'a pas dû me reconnaître, Annabelle. Oh pas de corps. De corps, je n'ai pas changé. Je n'ai pas pris un seul kilo, pas une seule ride. C'est drôle, tout de même, comment ça évolue parfois la vie. A vingt ans, c'était elle que tout le monde donnait gagnante. Et qu'est-ce qu'elle est devenue : Une petite prof dans un bahut paumé. Moi, je passais tout juste à chaque fois. Il faut dire que je travaillais, je n'avais personne pour m'aider. Elle disait qu'elle aussi, mais c'était seulement l'été, et est-ce qu'on travaille dans un camping. Moi, c'était les canettes de bière que je regardais défiler, des nuits entières, et toute l'année. Pourtant, quand elle est venue dîner à la maison, ça m'a rappelé des souvenirs. Après, je suis allé remuer mes vieux papiers.

Les feuilles n'ont même pas jauni. J'ai relu quelques passages. C'est vrai ce qu'elle disait, Annabelle : J'écrivais bien. Mais quel enfantillage. A se demander si tout ça, c'est vraiment moi qui l'ai écrit .

Hélène

Et tu t'es dit que plus tard, quand tu te serais retiré des affaires, alors, oui, peut-être.

Henri

Je le sais bien, ce que je ferai. Je ne saurais rien faire d'autre de toute manière. Ce sera de la poésie. Des vers libres. Et je serai ce que j'ai toujours été : Un homme libre, libre comme mes vers. Je retrouverai Rimbaud et Verlaine.

Hélène (*elle arrange la rose à la boutonnière d'Henri, qu'elle embrasse en riant*)

Et tu retrouveras Ferré...

Il sort en oubliant sur la banquette son vieux cahier, qu'il a trouvé dans le carton, pendant sa chanson.

9. La mauvaise mère

Hélène, femme d'Henri, voix amplifiées en coulisse de l'Amant et de Maria la metteur en scène

Elle se rassied, voit le cahier oublié par Henri et l'appelle.

Chanson : Hélène (chantée à capella, en hésitant, avec des arrêts, des reprises)

Ils étaient tout petits

C'était encore l'été

La plage pleine de cris

De rires de bébés

Le soleil dans le ciel

Les vagues en rouleaux

Souvenirs pêle-mêle

De rondes et de cerceaux

Les fiers châteaux de sable

Les pelles oubliées

Les caresses agréables

De l'amant stipendié

Ils étaient si petits

Si près si près de l'eau

Ils étaient tout petits

Trop près trop près de l'eau

Parlé

Non, je ne peux pas. Il n'est pas pour moi, ce rôle-là. Je ne le comprends pas. Moi, dans la vie, je ne suis pas une Mauvaise Mère. Avec Henri, nous sommes mariés depuis vingt ans, nous avons une belle maison et deux beaux enfants, jamais je n'ai eu d'amant, alors des amants stipendiés. Et d'abord, qu'est-ce que c'est qu'un amant stipendié. Non. Mon mari, je l'aime. Mes petits, je les aime, je m'en suis toujours bien occupée. Cette idée qui m'a prise, tout d'un coup, de vouloir faire du théâtre.

Chanté

Et soudain ce silence

Au milieu du vacarme

Et dans son impatience

Elle offrait tous ses charmes

Devant la mer mauvaise

La Mauvaise mère mord

La main de son balèze

C'est la petite mort

Parlé

Non, non et non. Une mauvaise Mère à ce point mauvaise, je ne peux même pas l'imaginer. Comment peut-on écrire de pareilles inepties. Je sais bien que ce n'est qu'un rôle, mais comment avoir pitié d'une telle femme, même si le remords la ronge pour l'éternité, ce n'est pas le remords qui fera revenir les bébés noyés, qu'on donne le rôle à une autre. Maria. Après tout, c'est elle qui a écrit cette histoire idiote, elle pourrait très bien le faire ce rôle-là, pas de mari, pas d'enfants, pas étonnant qu'elle m'ait choisie, moi. Elle sait très bien que je suis une bonne mère. Et ça, justement

Maria (*voix amplifiée depuis la coulisse*)

Je ne le supporte pas

Pour obtenir la version complète

Merci de contacter l'auteure.

<https://www.compagnie-ladoree.fr/contact>